

Rideau !

— J'ai fait ce qu'il fallait, c'est tout. Il était en train de l'étrangler. Alors *yes*, j'ai vu rouge. »

L'homme se tut et enfonça son dos contre le dossier inconfortable de la chaise. Les bras croisés, le menton fier, il étendit devant lui ses longues jambes moulées dans un jean sombre qui peinait à recouvrir des santiags trop brillantes. Il attendit, coinçant au coin de sa bouche charnue la touillette qu'il avait sortie du gobelet, à présent vide, posé sur le bureau.

La jeune femme assise en face de lui, raide comme un cactus au milieu du désert, jeta un coup d'œil à la photographie de la scène de crime posée sur le bureau. Du rouge il y en avait. Une orgie d'hémoglobine, même. Il crut la voir frémir. Elle était trop mignonne pour regarder des images aussi atroces. Il détailla le chignon serré et la poitrine comprimée par l'uniforme trop boutonné. Aucun maquillage, même pas un trait de crayon. Cette façon qu'elles avaient de gommer leur féminité. Quel gâchis ! Il ressentit soudain une bouffée de tendresse pour elle. Ça ne devait pas être facile d'être une gendarmette. Enfin pardon, une « gendarme » puisqu'il venait d'apprendre que « gendarmette » ça ne se disait pas : les français préfèrent les noms épiciènes plutôt que les suffixes sexistes et réducteurs, lui avait dit la jeune femme dès le début de l'entretien. Donc apparemment, seul leur Louis de Funès national aurait le droit d'abuser de la fonction. Elle planta son regard dans le sien. Elle n'avait pas l'air fragile en fait, ni admirative d'ailleurs, malgré l'acte de bravoure qu'il venait d'accomplir.

- Reprenons, Monsieur Ruthless.
- Appelez-moi *Shane*, risqua-t-il, tout de même confiant.
- La victime, vous la connaissiez donc.
- Pas vraiment, non, mais c'est une gentille fille...
- Je parlais de l'homme que vous avez tué !
- Ah ? Mais vous avez dit « la victime » alors moi je crois que vous parlez de la femme que j'ai sauvée.

Elle soupira. Ce qu'il apprécia moyennement, après tout il fallait peut-être appeler une bêche une bêche. L'homme qui baignait dans son sang c'était quand même l'agresseur à la base, non ? Et il avait bien failli faire gonfler leurs chiffres de féminicides pour l'année pas vrai ? Dans leurs feuilles de choux partout ça faisait les gros titres, le décompte macabre de femmes tuées par leurs conjoints. Bon c'est sûr qu'il y en avait moins que chez lui, aux *States*. Mais tout de même. Alors fallait pas trop qu'elle la ramène la poulette, peut-être. Elle était où la cavalerie pendant que sa voisine se faisait étrangler par son salaud de mari ? Il inspira

profondément et, dans un mouvement étudié, il se passa une main dans les cheveux, ébouriffant au passage quelques mèches brunes dont l'une, bouclée, retomba sur son front. Les étudiantes auprès desquelles il intervenait depuis peu en restaient généralement toutes émoustillées. Sans compter que lorsqu'il leur avait fait étudier un extrait de film avec Clint Eastwood en acteur vedette, encore jeune premier, il y en avait eu plus d'une pour noter la ressemblance qu'il prenait plaisir à cultiver. Il avait même investi dans des lentilles de couleur pour avoir le même regard gris profond.

— Non, je parlais de Tony Rosso. Son mari, reprit-elle après un silence.

La voix était sèche et froide. Elle n'avait visiblement pas le quotient émotionnel d'une étudiante. Il lui répondit, sans faire un seul effort cette fois pour gommer son américain ou soigner sa grammaire. Ça lui ferait les pieds.

— Lui ? Un *Italian* de la pire espèce. Un *Macho Man*. Il disait même pas *Hello* quand on se croisait dans le escalier, *you see*.

— Donc vous ne lui avez jamais adressé la parole ?

— *Nope*. Comment vous dites chez vous ? « Je parle pas aux cons, ça les rend *smarts* » ?

— Intelligents.

— *What ? Ah yes !* « Ça les rend intelligents ».

— Donc vous ne savez rien de lui ?

— Il gueulait comme un coyote affamé tous les jours. Toujours les mêmes bizarres paroles. Et elle, elle pleurait chaque fois, *poor thing*.

Il se redressa sur sa chaise, repliant ses jambes trop longues en faisant traîner le talon de ses bottes sur le sol en linoléum. Il y laissa deux traînées sombres. Puis il continua :

— Un jour j'avais sonné à leur porte, mais...

— Vous avez sonné à leur porte ? Quand ça ? Et que s'est-il passé ? La jeune gendarme s'était penchée soudain vers lui, les avant-bras appuyés sur le bureau et les mains posées bien à plat.

— Bah, la semaine dernière. Ils venaient d'arriver en face de mon appart. Alors j'ai dit que si besoin j'étais là. Elle était belle malgré qu'elle avait ses cheveux en désordre. Elle m'a dit ça va. Que c'était gentil et elle a commencé à s'excuser du bruit mais lui il l'a appelée du fond de l'appartement. Alors elle avait l'air gênée et elle a refermé la porte.

— Vous l'avez vue pleurer donc ?

— Non...Mais rien ne sèche plus vite les larmes d'une femme battue, non ?

— Et vous avez fait quoi ?

— *Nothing*. Rien. Après y avait plus d'autres cris. Alors... voilà.

Elle consulta rapidement les notes devant elle.

- Vous n’avez pas appelé la gendarmerie ce jour-là ?
- Non, je pensais que je lui avais fait peur, à l’homme. Que ça suffisait.
- Cela fait combien de temps que vous êtes en France ? Vous travaillez comme lecteur à l’université Jean-Jaurès c’est ça ?
- Oui. Je suis atterri il y a deux semaines. J’enseigne les *basis* de *film analysis* à des étudiants. Un travail sur les *Western*.
- Et pourquoi vous êtes-vous installé dans notre village et pas en ville ?
- Toulouse c’est beau mais c’est trop la ville. Moi je veux de la nature, des grands espaces. Ici ça va. Je vois vos Pyrénées. C’est beau aussi.

L’Arizona lui manquait plus qu’il ne l’aurait avoué. Et surtout pas à cette femme. Son colt préféré aussi lui manquait. Depuis son arrivée il se répétait en boucle une des répliques de Shane, son homonyme dans le western éponyme : « *Qu’est-ce qu’un revolver ? Ni pire ni mieux qu’un autre outil, une hache, une pelle ou une pioche.* » Depuis qu’il était en France, il se contentait donc d’une lame qu’il glissait dans ses santiags. Et il avait bien fait de garder au moins ça sur lui ! Parce que quand il avait voulu délivrer la jeune fille des pattes de ce sauvage, l’autre ne s’était pas laissé faire. Alors il avait saisi sa lame et planté l’homme pour le faire tenir tranquille tout simplement. Qu’il ait atteint une artère, ce n’était pas voulu. Visiblement il était moins précis avec un couteau qu’avec un revolver. Mais au moins l’autre avait vite été calmé. La femme s’était évanouie quand elle avait vu le sang jaillir à flots. Elle n’avait même pas eu l’occasion de le remercier de l’avoir débarrassée de la brute. Les voisins étaient intervenus et après il s’était retrouvé embarqué dans le véhicule bleu.

- Vous ne sortez pas beaucoup, non ? La vie culturelle de notre capitale occitane ne vous intéresse pas ? Vous n’allez jamais au théâtre par exemple ?

Il n’aimait pas le ton qu’elle prenait. C’était quoi, de l’ironie ? Du mépris ? Et puis pourquoi cette question ? Les français et leur culture... Il n’y avait pas moins de vingt salles de spectacle à Toulouse d’après ce qu’on lui avait dit et sûrement plus encore, il n’allait pas y passer sa vie. Il n’était là que pour six mois, lui précisa-t-il. Ses collègues de l’université avaient bien essayé de l’y traîner pour aller voir une tragédie « à ne pas rater », un truc avec un nom italien, mais il avait décliné. A choisir, il préférerait écumer les bars avec une poignée de ses étudiantes et se rentrer tranquillement en train. Et puis sa seule concession aux spectacles italiens c’était les westerns de Sergio Leone, et encore juste pour en faire une étude comparée avec ceux de John Ford. Raison de sa présence à l’université Jean-Jaurès de Toulouse en tant que lecteur, soit dit en passant.

Sans réagir à ce qu’il lui racontait, la militaire ouvrit un document et le déposa à plat, grand ouvert devant lui. Puis :

- Vous la reconnaissez ?

Sur le papier glacé et sombre, une femme vêtue de blanc, la chevelure détachée, se tenait agenouillée devant un bourreau masqué qui tenait une corde entre ses mains. Au-dessus en lettres rouge sang, un titre : « La Duchesse de Malfi ». Ah oui, c'était celle-là, la pièce que ses collègues l'avaient invité à aller voir. Ils lui avaient dit que c'était un chef d'œuvre. Sans un mot, il étudia la silhouette gracile, les longs cheveux bruns et le visage empreint d'une douloureuse noblesse. Il réalisa qu'il ne connaissait même pas son prénom, mais la femme, oui, il la reconnaissait. Il hocha la tête lentement. La gendarme reprit :

- Elle tient le rôle principal dans cette tragédie. Celui de la duchesse.
- Ah ? répliqua-t-il en hésitant. Et bien je suis content. Elle a une belle carrière. Toute sa vie devant elle encore alors. Grâce à moi. C'est bien, non ?

Sans répondre, la jeune femme retourna le dépliant et pointa du doigt un nom écrit au dos, sur une liste d'acteurs et de personnages. Tony Rosso. Shane releva la tête. Il commença à triturer le bandana noir qu'il avait négligemment noué sous le col ouvert de sa chemise en jean. Impitoyable, elle reprenait, sans le lâcher du regard :

- Tony Rosso...C'est votre victime. Vous saisissez ?
- Non, quoi ?
- Les cris de rage que vous entendiez. C'étaient ceux de Tony Rosso lorsqu'il répétait le rôle de « Fernando », le frère de la duchesse dans la pièce. Celui qui perd la raison dans l'histoire...Et ce que vous avez cru devoir arrêter dans l'appartement, c'était juste la répétition d'une des scènes de la pièce. La scène deux de l'acte quatre. Le moment où le bourreau étrangle la duchesse.

Elle se leva calmement, et du bout de ses doigts aux ongles parfaitement limés, elle fit glisser le dépliant vers lui. Les yeux fixés sur le nom de l'acteur, Shane s'affaissa sur sa chaise comme une marionnette jetée au rebus. Comment avait-il pu si mal interpréter la scène ? La jeune gendarme secoua la tête : elle avait assez à faire avec les vrais salauds, sans en plus de cela, devoir gérer des cow-boys de carton-pâte.

Elle sortit.